

# Guerre de classes et révolte nativiste Ou comment les civilisations se retournent



EUROPOS



Les empires finissent toujours par se retourner contre leur souche fondatrice

Quand une civilisation décline, l'élite en vient à haïr sa propre démographie centrale : l'empire pré-moderne prédateur, tout comme le système international moderne, ne se contente pas d'« opprimer » (déplacer, transformer en simple ressource humaine) sa périphérie ou son extérieur ; il finit par s'attaquer à son propre cœur. Le corps pathologique ou dégénéré ne parvient plus à vivre en harmonie avec lui-même ni avec les autres ; il se cannibalise, certaines parties du corps politique deviennent de plus en plus parasitaires et hostiles aux autres.

Telle est ma thèse.

Précisons les termes. Le « noyau » (core) désigne les pays où s'accumule la richesse, par opposition à la « périphérie », vers laquelle on délocalise la production et d'où l'on tire une main-d'œuvre bon marché.

Différents pays occupent différents échelons dans la division internationale du travail, même si chaque société est elle-même stratifiée. Le « noyau » d'un système international comprend ce qu'Arnold Toynbee appelait le « prolétariat interne » (que nous pouvons appeler la « démographie centrale ») : ceux dont les ancêtres ont bâti les institutions et le capital autour desquels le système s'est initialement développé.

## Aliénation

Arnold Toynbee, dans *Une étude de l'histoire* (je souligne) :

« Lorsqu'une minorité créatrice dégénère en minorité dominante qui tente de conserver par la force une position qu'elle ne mérite plus, ce changement provoque... la sécession d'un prolétariat qui n'admire plus ni n'imiter ses maîtres et se révolte contre sa servitude... Ce prolétariat, lorsqu'il s'affirme, est dès l'origine divisé en deux parties distinctes. Il y

a un prolétariat interne, prosterné et récalcitrant, et un prolétariat externe au-delà des frontières qui résiste désormais violemment à l'incorporation...

La nature des effondrements de civilisations peut se résumer en trois points :

- une faillite du pouvoir créateur chez la minorité,
- un retrait correspondant de la mimésis de la part de la majorité,
- et, par conséquent, une perte d'unité sociale dans la société tout entière. »

Je soutiens toutefois que ce retrait de la mimésis ne se produit pas seulement parce que la classe dirigeante devient oppressive. Le prolétariat interne y est poussé parce qu'il est transformé en bouc émissaire par l'élite dirigeante.

À strictement parler, le terme « prolétariat » ne s'applique plus vraiment aux conditions modernes : l'ouvrier contemporain a plus que ses « proles » (ses enfants) ; de plus en plus, il a surtout des biens de consommation et de moins en moins d'enfants. Laissons donc la terminologie de côté, sauf pour préciser que, si pour Toynbee le prolétariat interne existe à l'intérieur d'une civilisation et l'externe à l'extérieur, je veux utiliser ces termes pour désigner les classes moyennes et ouvrières au sein du noyau du système international et dans sa périphérie. Les deux se trouvent à l'intérieur du système (même si le « noyau » est de plus en plus transformé en « périphérie » à mesure que le système se retourne). Il serait plus juste de parler de « travailleurs du noyau » et de « travailleurs périphériques ».

Le prolétariat interne du système international hérite d'une identification à l'État (une allégeance générationnelle remontant à l'époque où son pays n'était pas encore impérial) ; il est plus conformiste, plus socialisé par la culture de l'élite, plus prêt à consentir des sacrifices pro patria.

La logique de l'histoire – une certaine dynamique prévisible – travaille cependant à aliéner l'ordre établi des « prolétariats internes » et réciproquement.

Ceux-ci ont bénéficié d'un niveau de vie supérieur à celui des « prolétariats externes » parce qu'ils habitent le noyau du système international. Ils seront donc perçus comme un fardeau, une inefficacité à remplacer par un prolétariat externe prêt à travailler pour moins cher.

On trouve une description frappante de cette dynamique dans les Vies parallèles de Plutarque, lorsqu'il expose les conditions qui menèrent à l'ascension puis à l'assassinat de Tiberius Gracchus, dont la carrière politique visait à redonner des terres aux anciens citoyens-soldats romains après que leur travail eut été remplacé par des esclaves étrangers et leurs propriétés accaparées par de riches oligarques.

L'importation de main-d'œuvre étrangère peut aussi réduire la cohésion sociale nationale. En 2020, une fuite de courriels a révélé qu'Amazon utilisait une « carte thermique » du risque syndical dans sa filiale Whole Foods (Business Insider). L'outil évaluait la probabilité de syndicalisation magasin par magasin et concluait que la faible diversité ethnique, surtout dans les zones défavorisées, augmentait fortement le risque. Plus la diversité était élevée, plus la probabilité de formation de syndicats diminuait. On retrouve le même schéma à la fin du XIXe et au début du XXe siècle aux États-Unis, où les exploitants de mines de charbon recrutaient délibérément des mineurs d'origines très diverses pour empêcher leur organisation face à des conditions de travail infernales.

Par ailleurs, le prolétariat interne est l'héritier de traditions, d'institutions et d'une identité dont la logique est en décalage avec la recherche d'efficacité économique dans un système international de plus en plus intégré, ou qui privilégièrent simplement leur propre vision de la « société bonne », devenue inopportun pour la classe politique. Celle-ci avait autrefois besoin d'églises, de conseils communautaires locaux forts, etc., pour maintenir l'ordre ; avec l'apparition des médias de masse, des innovations administratives et des nouvelles technologies, ces structures paraissent non seulement superflues, mais de plus en plus comme un obstacle, un anachronisme. Bien entendu, ce rejet des identités héritées s'appliquera aussi à la main-d'œuvre importée, mais le pari est que, déracinée et recomposée en une force de travail diverse, cette nouvelle classe atomisée adhérera à des valeurs reçues d'en haut, socialement fabriquées.

Mais une haine particulière est réservée au prolétariat interne par la classe politique et par ceux qui s'alignent sur elle (la fameuse classe

professionnelle-gestionnaire, réelle ou aspirante, le département RH de la société, dont nous reparlerons). La baisse du niveau de vie provoquée par la concurrence avec la main-d'œuvre à bas salaire et l'attaque contre l'identité héritée tendent à susciter une dissidence politique au sein de la démographie centrale.

La stratégie élitiste devient alors biface (elle structure souvent la politique partisane) :

1. Créer des crises alternatives pour détourner l'attention du prolétariat interne ;
2. Mettre en place des soupapes rhétoriques pour faire croire que ses problèmes sont pris en charge.

La première évite la mobilisation politique, la seconde tente de la dévier (notre culture « se transforme en vapeur », comme l'écrivait Marx, mais assez lentement pour que les grenouilles ne remarquent pas que l'eau chauffe).

Politique de la crise perpétuelle

Concentrons-nous sur la création de crises alternatives de diversion.

Si la démographie centrale veut réagir efficacement à son expropriation politique (baisse du niveau de vie, remplacement démographique, etc.), elle doit rejeter les crises sur lesquelles la classe politique fonde sa légitimité et qui sont mobilisées pour créer un sentiment d'urgence devant lequel les griefs du prolétariat interne paraissent secondaires.

La révolte du prolétariat interne est le plus facilement canalisée loin de ses implications radicales lorsqu'une pression écrasante est exercée. Les conditions critiques contre lesquelles cette démographie réagit peuvent être remplacées par une crise (fabriquée ou réelle mais opportunément détournée) : changement climatique, Covid-19 et campagne de vaccination, menaces étrangères, etc.

John Ralston Saul, dans *La Civilisation inconsciente* (conférence dont le titre a inspiré celle où ce texte a été présenté), voit à juste titre le discours légitimateur – qu'il appelle « idéologie » – comme reposant sur des prescriptions apparemment techniques face à des crises objectives et incontestables.

« Ils n'offrent que deux choix – pas plus. Et ces deux choix n'en sont qu'un seul. Accepte l'idéologie ou péris. Rembourse la dette ou fais faillite.

Nationalise ou crève de faim.

Privatise ou tombe en décrépitude. Tue l'inflation ou perds tout ton argent. Nous souffrons de cette maladie du "ou bien... ou bien..." depuis longtemps. »

Plus précisément, Ralston Saul met le doigt sur l'utilisation du « temps comme arme », c'est-à-dire l'urgence, la crise :

« Peut-être faut-il ajouter une opposition essentielle à la liste : l'acceptation du temps contre la peur du temps. L'idéologie utilise le temps comme arme. Elle joue sur nos peurs inconscientes de la mort ou de cesser d'exister. Elle gratte indirectement ces peurs en transformant le temps en épouvantail récurrent des aspects les plus pratiques de la condition humaine. Le temps est limité. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Pour contrer la stratégie élitiste, il faut donc constituer un cadre dans lequel la préoccupation initiale de la démographie centrale et sa conscience émergente en tant que sujet politique deviennent la crise dominante, grâce à une élite indépendante et montante (la « minorité créatrice » de Toynbee – même si nous nous éloignons ici pas mal de Toynbee).

Le désir comme arme

Psychologiquement, cela passe par la délégitimation du discours dominant et de sa hiérarchie des crises. En Occident, on observe un triangle girardien très particulier du désir imitatif qui maintient et renforce les arrangements existants. René Girard montre que nous désirons souvent un objet parce que d'autres le désirent ; nos désirs sont imitatifs, modelés par un modèle dont la jouissance de l'objet nous le rend désirable, ce qui mène souvent à la rivalité – frustration qui doit être détournée sur un bouc émissaire.

Le prestige social repose toujours sur certains marqueurs, dont celui de se préoccuper des « bonnes » choses (les « signaux de vertu »). Aujourd'hui, le statut est attribué à ce que Barbara et John Ehrenreich

ont appelé la Classe Professionnelle-Gestionnaire (Professional-Managerial Class, PMC), terme qu'ils ont forgé à la fin des années 1970 :

« Nous définissons la Classe Professionnelle-Gestionnaire comme composée de travailleurs mentaux salariés qui ne possèdent pas les moyens de production et dont la fonction principale dans la division sociale du travail peut être décrite comme la reproduction de la culture capitaliste et des rapports de classe capitalistes. »

Barbara Ehrenreich résumait ainsi l'idée :

« Il y a une vraie différence entre ceux qui passent leur temps à dire aux autres quoi faire... et ceux qui font le travail qu'on leur dit de faire. Cela devient une différence entre travail manuel et travail intellectuel, mais cela charrie un poids énorme – je le vois tout le temps, le mépris, surtout chez les gauchistes diplômés, pour les Blancs de la classe ouvrière. »

L'aspirant à la PMC est le produit d'une surproduction d'élites : trop de diplômés à qui on a promis qu'un diplôme, le progressisme et le multiculturalisme leur assureraient reconnaissance, argent et une société meilleure. Le modèle oppressif (contrairement au père ou au mentor) propose toujours au sujet une fausse voie pour réaliser son désir – parfois le statut même du modèle. La PMC a longtemps cru qu'un diplôme universitaire, le progressisme et le multiculturalisme lui apporteraient la reconnaissance, l'argent et la bonne société (on retrouve la même idée quand les États-Unis vendaient le libre-échange comme recette de prospérité pour ouvrir les marchés des autres pays, alors qu'eux-mêmes s'étaient enrichis derrière de hauts droits de douane). Au-delà de Toynbee, c'est ainsi que l'on distingue la minorité créatrice de la minorité oppressive : la première propose une voie qui satisfait la mimésis, la seconde vous ment (bien sûr, ce ne sont que des types idéaux, l'histoire est plus compliquée).

Il faut donc un bouc émissaire pour que la PMC ne se révolte pas contre une structure qui rend son emploi superflu ou, plus souvent, pour que l'aspirant-PMC ne décharge pas sa frustration sur ceux dont il envie le statut et les conditions matérielles.

Le bouc émissaire est l'adversaire idéologique (souvent rural ou ouvrier). En incarnant les vieilles identités héritées, il est présenté comme un frein au progrès – le progrès signifiant un accomplissement

toujours futur, toujours différé. Ici, le bouc émissaire est le passé imaginé, le plouc, le bouseux, le white trash, etc. (dans le contexte américain). C'est exactement le prolétariat interne, désormais perçu comme l'étranger ultime (remarquez le langage raciste).

De même qu'il existe un désir de se conformer au discours dominant, la conformité sociale repose aussi sur la détresse ou le dégoût provoqués par le bouc émissaire. On peut donc imaginer un second triangle girardien inversé :

Le noyau démographique devient extérieur au système, il est expulsé en tant que bouc émissaire. C'est la tendance dominante chez la classe politique occidentale depuis quelques décennies.

En pratique, l'émancipation individuelle du passé – par exemple en érodant l'homogénéité culturelle ancienne – ne fait qu'accroître l'instabilité que les aspirants-PMC recherchent : importation de main-d'œuvre immigrée bon marché et principe implicite selon lequel les salaires n'ont pas besoin de permettre à un jeune couple de fonder une famille – la reproduction d'une population existante n'est pas un sujet de politique publique, mais le PIB, oui.

## Interférences

Quel rapport entre le bouc émissaire girardien et la politique de la crise perpétuelle (le « temps comme arme » de Ralston Saul) ?

Si la crise est un incitant externe à consolider le corps politique, le bouc émissaire est présenté comme un subversif, cause de vulnérabilité interne (complice de despotes étrangers – Poutine derrière chaque populiste de droite, selon les médias de gauche mainstream). Et si la crise est interne, le bouc émissaire en est l'agent.

Pensons à la « crise climatique » et à la façon dont médias et politiciens ont présenté les (avortées ou aujourd'hui dormantes) révoltes du prolétariat interne incarnées par les manifestations d'agriculteurs et de routiers en Europe et au Canada il y a quelques années. Ces gens protestaient parce que la hausse du prix du carburant ruinait leur vie ; les médias les ont dépeints comme les agents du réchauffement climatique, refusant de sauver la planète par la réglementation européenne, etc.

De son côté, le noyau rebelle doit structurer une crise alternative convaincante, un appel à l'action et un capital social correspondant (qui existe toujours à un certain degré, il y a toujours des courants sous-culturels qui célèbrent l'élément dépossédé).

Toynbee décrit ce processus comme la création d'une « Église universelle », source spirituelle et doctrinale de cohésion et de résistance pour le prolétariat interne. À la tombée de l'Empire romain d'Occident :

« Nous avons décrit les créateurs de l'Église chrétienne comme le prolétariat interne, et les créateurs des bandes guerrières barbares comme le prolétariat externe. »

Le phénomène est proche de ce que Patricia Crone, spécialiste des religions, appelle l'émergence de « prophètes nativistes » : des leaders charismatiques qui réinventent et armalisent l'identité de leur peuple, généralement sur un mode « religieux », pour repousser un noyau impérial.

« La modernisation – qu'elle concerne les armes, la technologie, la croissance économique ou les idées religieuses, qu'elle soit consciente ou non – consiste essentiellement à adopter la pensée que l'on prête à la société la plus puissante du moment afin de la rattraper ou du moins de lui résister. »

Là où Crone parle de « modernisation », nous parlerions du désir de continuer à jouir de la prospérité apportée par la mondialisation sans en subir les ravages (atomisation sociale, etc.). Elle poursuit :

« Une réponse courante consiste à s'approprier certains traits de la société dominante tout en affirmant bruyamment la supériorité de la tradition autochtone : l'appropriation n'implique pas des sentiments amicaux, et l'hostilité n'empêche pas l'emprunt. »

Cruciellement, les prophètes rebelles ne renoncent pas au désir de progrès, de prospérité, etc. (une révolte politique a intérêt à utiliser ces désirs plutôt que de les nier). L'objet girardien du désir reste en un sens inchangé, mais la rivalité avec le modèle est autorisée à se développer, et un nouveau modèle digne d'imitation émerge (les ancêtres, un passé idéalisé, le prophète lui-même – plus il est lointain, mieux c'est). Les

réflexions de Crone nous aident à délimiter la « sécession » du prolétariat chez Toynbee, le « retrait correspondant de la mimésis ».

Comme Toynbee, Crone met en avant la « spiritualité » qui accompagne souvent la révolte politique comme nécessaire pour canaliser le désir (ce qui est parfaitement cohérent avec Girard), mais elle souligne le « nativisme », un certain appel romantique au passé et à l'identité locale, comme particulièrement mobilisateur. Je pense que c'est essentiel.

Techniquement, elle décrit ce que Toynbee appellerait des « prolétariats externes » (son étude porte sur les Perses et autres dans un empire dirigé par les Arabes), mais je soutiens que, dans les phases tardives de civilisation, le prolétariat interne est devenu externe, rendu étranger dans sa propre patrie – littéralement aliéné, rendu autre. Même la culture « officielle » tend à faire des conditions marginales ou minoritaires de la société (préférences sexuelles, origines ethniques) ses protagonistes. Le système se retourne.

Ce qui vient ensuite

Ce que nous appelons aujourd’hui « multiculturalisme » est le corps qui se retourne, la phase finale, auto-cannibale, du déclin civilisationnel. L’opposé de ce désordre est la fédération hellénique supranationale idéale de Platon dans *Les Lois*. Éric Voegelin, dans *L’Âge œcuménique* :

« le cours de l’histoire doit être compris comme une avancée de la civilisation dans le temps à travers les inventions et les arts, l’amélioration des transports et les découvertes, l’augmentation et la densification de la population jusqu’au point où des peuples culturellement homogènes en habitat contigu apparaissent comme des unités distinctes dans l’histoire. »

Par conséquent,

« un ordre noétiquement [intellectuellement et spirituellement] satisfaisant n’est possible que si l’unité en question est réellement un ethnos culturel et non un assemblage d’anciens peuples maintenus ensemble par une puissance conquérante comme dans le cas perse ; la population d’un empire œcuménique multi-civilisationnel n’est pas un ethnos qui pourrait s’organiser en fédération de cités paradigmiques [l’idéal platonicien]. »

Ce que Voegelin appelle l'« ordre noétiquement satisfaisant » de Platon – le retour à un sentiment primordial de la « société en forme cosmologique... vécue par ses membres comme une partie analogiquement ordonnée du cosmos divinement ordonné » – est exactement le but, l'intuition politique et l'imagination, l'idéal véritable de l'« Église universelle » de Toynbee et des « prophètes nativistes » de Crone. C'est à cela que doit mener la révolte du prolétariat interne aliéné, si elle doit avoir de la valeur.

Bien sûr, cette « Église universelle » et ces « prophètes nativistes » peuvent n'être que des exemples de la « seconde religiosité » de Spengler, où la religion n'est qu'une pose culturelle et politique, souvent au service du césarisme (phase pénultième du cycle spenglerien). Mais pas nécessairement. Et même quand c'est le cas, beaucoup de bien peut en sortir.

Le César de Spengler réabsorbe la finance et l'intelligentsia dans l'État pour préserver une version de la tradition politique et juridique originelle. Cela semble aujourd'hui plus difficile encore que dans les exemples historiques qu'il étudie. Finance, services de renseignement et médias de masse – que je considère comme les trois vrais pouvoirs actuels (le fameux « État profond ») – sont souvent plus gros que l'État et peu digestibles par lui. Si l'on suit la carte spenglerienne, nous semblons passer non pas du sprawl sans frontières de la Civilisation à la solidité étatique du Césarisme, mais directement à la dissolution de la Barbarie. Pourtant, le sécessionnisme social de Toynbee reste pertinent, même si le césarisme de Spengler ne l'est pas encore (un retrait réussi de la mimésis par une classe sociale pourrait modifier les conditions politiques au point de permettre la capture des institutions). Je partage le point de vue d'Éric Voegelin selon lequel l'effondrement qui mène, par exemple, de la villa esclavagiste romaine au village médiéval n'est pas une sortie de l'histoire (la « Barbarie » de Spengler) mais un accomplissement de ce qui précède (le Moyen Âge européen réalise l'Âge d'or d'Auguste ; Virgile s'accomplit dans l'ethos médiéval européen, comme l'a vu T.S. Eliot). Alors, comment opérer la transition ? Comment garder les fruits de l'avancement technique tardif de la civilisation sans nous désintégrer ? Comment abandonner le navire impérial sans nous noyer ?

Si le prolétariat interne veut résister à son déclin programmé, il lui faudra une « minorité créatrice » (nativiste, prophétique) capable de redéfinir ce qui est désirable et ce qui est urgent. La classe politique

exerce son pouvoir en partie par le désir mimétique et les crises fabriquées ; une élite alternative doit attaquer ce quasi-monopole en créant de nouveaux attracteurs culturels qui réorientent le désir imitatif vers une autre vision de la société bonne.

De tout ce qui précède, nous concluons que le projet d'une telle élite montante comporterait :

- une dimension spirituelle ;
- un cadrage alternatif du désir et de la crise ;
- une voie vers la prospérité au lieu du bouc-émissairisation ;
- le refus d'accepter un César (un sauveur politique) qui n'aurait pas vraiment rompu avec la logique économique du système ;
- la compréhension de la nation et de son intégrité comme base de la politique, et de l'immigration de masse comme symptôme de décadence (le retournement du dedans-dehors), que nous pouvons appeler « nativisme ».

Un trait intéressant de la dissolution est qu'elle tend à produire ses propres structures de solidification, non seulement en galvanisant une réaction, mais aussi en créant des problèmes dont les solutions permettent une réaction plus efficace. Prenons l'exemple de la blockchain et de Bitcoin qui résolvent le « problème des généraux byzantins » ou du double dépense : on voit le nœud local d'un réseau émerger comme un corps puissamment cohérent au cœur même de ce qui était censé être l'avant-garde du capitalisme global déterritorialisant (Nick Land l'a exploré). Le renversement des vérificateurs tiers ne nous livre pas à une entropie homogène finale (« c'est dans le péril que réside la puissance salvatrice », écrivait Hölderlin, cité par Heidegger). Un exemple simple : les nouveaux médias permettent aux récits dissidents de proliférer bien plus facilement qu'à l'ère pré-Internet.

C'est l'heure des prophètes, des semeurs d'insatisfaction, des visionnaires d'âges d'or, des créateurs de culture, et de l'usage créatif des technologies mêmes qui font fondre les 7/7 formes antérieures.

Sécession d'avec la classe politique, sécession d'avec le désir systémique, cela exige de l'imagination politique, des visions et des cadrages alternatifs.

Il n'y a pas de retour en arrière, ou plutôt : le retour est toujours recréation.

[https://open.substack.com/pub/europos/p/class-war-and-nativist-revolt?r=4kz27j&utm\\_medium=ios](https://open.substack.com/pub/europos/p/class-war-and-nativist-revolt?r=4kz27j&utm_medium=ios)



